

Des pasteurs... mayas.

par Evert Veldhuizen

Le générique « Maya » évoque chez nous Français des images de réalités éloignées de notre protestantisme historique. Images d'une civilisation ancienne disparue, de chamans et prêtresses exerçant des rites d'enchantement ou d'ensorcellement. Images de « ministères » bien différents des nôtres...

En effet, la Réforme a été tenue à distance pendant cinq siècles de colonialisme ibérique et d'indépendance nationale. Les premiers protestants s'installent au Guatemala à l'époque des régimes libéraux et anticléricaux des années 1880. Mais ils ne touchent que des étrangers et quelques *ladinos* aisés et urbains. (Les *ladinos* sont les métis descendant à la fois de Mayas et de colons espagnols.) Ceux qui ont suivi l'actualité des trente dernières années savent qu'une percée néo-pentecôtiste a modifié la carte religieuse de ces contrées. Au fameux syncrétisme composé de coutumes ancestrales et de catholicisme populaire se mêlent - ou s'opposent désormais des spiritualités pentecôtistes et des théologies de prospérité.

Au milieu de ces mutations, il y a des pasteurs qui se distinguent parmi les autres. Ils sont mayas et presbytériens exerçant dans de petites villes et villages. Pour essayer d'en savoir un peu plus, nous avons rencontré le pasteur Isias García Citalan, secrétaire général de l'*Iglesia Evangelica Nacional Presbiteriana de Guatemala*. Cette Union structurée en 22 régions compte 450 paroisses et 390 pasteurs pour 16.000 membres. Ces nombres de paroisses et de pasteurs sont donc comparables avec ceux des Eglises réformées et luthériennes de la France « de l'intérieur ».

Mais la jeunesse des églises presbytériennes du Guatemala contraste avec la vieille population luthéro-réformée européenne. Fondées par des Nord-américains, elles déploient leurs premiers efforts sociaux dans l'éducation. Le Christianisme social les sensibilise ensuite aux questions ethniques, économiques et sociales. D'où leurs sympathies – quoique discrètes - avec la révolution agraire et industrielle engagée par le président Arbenz en 1950. Le contexte de la guerre froide rend les Nord-américains frileux à l'égard de tout ce qui sent le communisme. La CIA contribue au renversement du régime démocratiquement élu d'Arbenz. Quelques années plus tard commence la guerre civile qui dure pendant 36 ans. Le Guatemala est déchiré. Des citoyens s'élèvent contre les dictatures militaires, des ouvriers contre les exploitants oligarchiques et nord-américains et des Mayas contre la discrimination ethnique infligée par des *Ladinos*.

Ouverts et attentifs aux questions ethniques, les presbytériens sympathisent avec les revendications identitaires et économiques des Mayas. Le synode national vote pour la création de régions mayas. La première région ethnique voit le jour en 1961. D'autres suivent. Le secrétaire général, lui-même d'origine maya, relève avec fierté qu'à présent *les régions indigènes composent environ 60 % de l'ensemble*.

La croissance protestante au Guatemala s'accélère à partir du tremblement de terre du 4 février 1976 qui sert de catalyseur à une dynamique inattendue et sans précédent. Des néo-pentecôtistes prévoyants et efficaces participent au secours porté aux victimes de la catastrophe. Il en résulte une affluence spectaculaire de convertis. Ce phénomène s'avère durable. Il coïncide par ailleurs avec la montée en puissance de mouvements néo-pentecôtistes dans la plupart des autres pays d'Amérique latine, comme au Brésil et au Chili.

En 1983, les néo-pentecôtistes exultent. L'un d'eux monte à la présidence de la République - quoique par un coup d'état. Le général Ephraïm Ríos Montt est « né de nouveau ». Bible en main, il exhorte ses sujets à l'honnêteté et au bon comportement dans ses fameux « sermons du dimanche soir » retransmis à la radio et à la télévision. Pendant ce temps, l'armée guatémaltèque rase des centaines de villages mayas dans les montagnes. Une « bataille finale contre la subversion » des populations indigènes suspectées de soutenir la guérilla fait de milliers de victimes civiles. Ríos Montt est renversé au bout d'un an et demi de règne marqué par le paradoxe de son discours moraliste et sa politique de la terre brûlée.

Ces événements expliquent sans doute en partie la préférence de certains Mayas pour les presbytériens. La « vague pentecôtiste » qui traverse l'Amérique latine les affecte. Mais la terreur du règne de Ríos Montt a discrédité l'image des néo-pentecôtistes. A l'inverse, les presbytériens de leur côté ont défendu la cause des Mayas. Ils ont déjà établi plusieurs régions mayas. Et contrairement aux pentecôtistes, ils ne diabolisent pas les coutumes ancestrales des indigènes.

Nous interrogeons le secrétaire général García Citalan plus précisément sur les pasteurs. *Par rapport au prêtre catholique, explique-t-il, le pasteur est considéré par les gens plutôt comme une figure de père de famille et non pas comme un administrateur ecclésiastique. Si le prêtre gère l'Institution, le pasteur s'occupe de la communauté.* Il est attentif aux familles et à la vie sociale du village. En effet, le pasteur n'exerce pas seulement une influence dans sa paroisse, *il est aussi une certaine autorité dans le village.* Les pasteurs ne prêchent pas seulement la Parole de Dieu, ils s'occupent aussi de la santé des gens. En cas de problèmes, les fidèles se tournent automatiquement vers leur pasteur. Ils demandent son avis pour savoir ce qu'il convient de faire. *Par exemple, il arrive que des mères demandent l'aide du pasteur dans l'éducation de leurs enfants.*

Le rôle central des pasteurs dans les villages renforce leur statut de personnalité locale. Les habitants perçoivent sa famille comme un modèle. *Ils veulent que leurs enfants obtiennent les mêmes résultats à l'école que les enfants du pasteur. Ils imitent les comportements des membres de la famille pastorale.* Les pasteurs sont soucieux des transformations sociales qui sont nécessaires. Ils le doivent forcément, parce que *s'il manque de l'eau dans le village, par exemple, les gens consultent le pasteur sur l'action à mener pour résoudre le problème. Des couples, qu'ils soient chrétiens ou pas, pratiquants ou pas, demandent aux pasteurs de les aider à trouver des solutions pour leurs problèmes conjugaux.* Les pasteurs abordent très rarement la politique en chaire. *Mais ils sont pourtant impliqués dans la politique locale par la recherche des solutions pour les problèmes des villageois.* Ces problèmes incluent le trafic de drogue, les bandes de la rue, les conflits sociaux qui sévissent dans les villages.

Soulevant quelques différences entre les pasteurs presbytériens et pentecôtistes, García Citalan précise que *les presbytériens sont plus motivés pour des études théologiques que les pentecôtistes qui ne s'y intéressent pas. Les derniers ont un fort penchant pour les émotions et les presbytériens pour la réflexion. Les presbytériens sont soucieux du bien-être intégral de la personne au sein de la société, tandis que les néo-pentecôtistes mettent davantage l'accent sur la prospérité individuelle.*

Les presbytériens se distinguent encore autrement. *Les gens sont conscients que l'Eglise presbytérienne a une histoire plus ancienne dans le pays et qu'elle y a été présente depuis plus longtemps. La liturgie aussi est différente. Même dans les églises indigènes, elle est relativement plus ordonnée.* Et ils se distinguent par la place des femmes dans l'Eglise. Le secrétaire général est fier de pouvoir affirmer : *Nous avons trois femmes pasteurs. Il y a de plus en plus de femmes dans les conseils presbytéraux et parmi les responsables. C'est nouveau pour notre Eglise* admet-il, ajoutant avec reconnaissance que *cela nous permet de bénéficier davantage des talents de tout le monde.*

Il n'existe pas de rôle national de ministres. La Discipline stipule que chaque Région doit déterminer ses propres critères de reconnaissance des ministères et de leur ordination. *Certaines pratiquent des normes différentes. Mais un ministère reconnu dans une Région l'est aussi dans les autres, à condition qu'une église locale l'ait appelé. Le conseil presbytéral a l'autorité finale. Les conseillers sont élus par les membres de l'église dont ils dirigent collégalement toutes les affaires.*

Il n'existe pas non plus de caisse centrale ou régionale. Chaque salaire pastoral est négocié au niveau de la paroisse locale. *Les pasteurs bénévoles s'en sortent tant bien que mal, leurs familles ne meurent pas de faim. Et ils trouvent même des ressources supplémentaires pour accomplir leurs obligations pastorales.* La moitié des pasteurs sont rémunérés par un salaire minimal d'entre 1.000 et 2.000 Quetzals, soit 110 à 200 € par mois. Quelques-uns gagnent un salaire « raisonnable » (sic) entre 10.000 à 15.000 Quetzals. Mais 40 % des pasteurs ne sont pas rémunérés. Bénévoles bi-vocationnels, ils ont d'autres activités à côté, par exemple un commerce. Les uns produisent des légumes, les autres élèvent des bovins. Ces revenus leur permettent de survivre. Il arrive que ce ne soit pas la paroisse qui rémunère son pasteur, mais que celui-ci soit le principal donateur de l'église.

Quant aux pasteurs néo-pentecôtistes qui « réussissent » (!), eux gagnent bien plus que leurs collègues presbytériens. *On voit des pasteurs presbytériens se déplacer en motocyclette tandis leurs collègues néo-pentecôtistes roulent dans une voiture flambant neuve.* Les assemblées néo-pentecôtistes attirent de milliers de personnes qui sont stimulées à donner généreusement à l'œuvre. De leur côté, les presbytériens exercent leur ministère dans des paroisses qui ne comptent que quelques centaines de membres.

Peu de pasteurs ont reçu une formation en théologie. Quelques-uns ont un diplôme du niveau du baccalauréat. *Mais la majorité des pasteurs n'a reçu aucune formation. Certains ont suivi sporadiquement quelques cours ponctuels.* Il existe un séminaire presbytérien évangélique et six instituts bibliques dans différentes parties du pays. Les pasteurs formés sont *ladinos*. *Le plus grand besoin dans ce domaine se trouve chez les pasteurs indigènes.*

Aucun d'entre eux n'a suivi une formation théologique. Ils n'ont même pas reçu de formation générale. C'est une grande déficience. L'Eglise s'interroge pour savoir comment faire augmenter le niveau de formation et d'éducation de ces pasteurs. Les indigènes ne disposent pas de moyens pour se former en culture général et encore moins en théologie. Ce problème n'est pas propre à l'Eglise presbytérienne. L'enseignement est l'une des grandes lacunes nationales du Guatemala.

*Le secrétaire général admet que **notre besoin de formation est réel et prioritaire. Nous en sommes bien conscients.** En même temps il fait part d'une réflexion fort judicieuse. *On assiste parfois à des choses paradoxales, dit-il, certains pasteurs qui ont bénéficié d'une formation théologique ne se consacrent pas à l'Eglise ! Et d'autres qui n'ont pas reçu de formation n'arrêtent pas de fonder de nouvelles églises... !**

Propos recueillis par Evert Veldhuizen

Sources : Entretien avec le pasteur Isaiàs García Citalan, secrétaire général de l'Iglesia Evangélica Nacional Presbiteriana de Guatemala, le 3 février 2012 au centre synodal à Guatemala Ciudad ; GARRARD-BURNETT Virginia, Protestantism in Guatemala. Living in the New Jerusalem. Austin, University of Texas, 1998, 248 p. ; MATHEWS SAMSON, C., Re-enchanting the World. Mayan Protestantism in the Guatemalan Highlands. Tuscaloosa, University of Alabama, 2007, 197 p.